

## Culture



# Michel Verdon, *Contre la Culture: Fondement d'une anthropologie sociale opérationnelle*, Paris: Éditions des Archives Contemporaines

Jo Anne Bennett

Volume 13, Number 2, 1993

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1083151ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/1083151ar>

[See table of contents](#)

### Publisher(s)

Canadian Anthropology Society / Société Canadienne d'Anthropologie (CASCA), formerly/anciennement Canadian Ethnology Society / Société Canadienne d'Ethnologie

### ISSN

0229-009X (print)

2563-710X (digital)

[Explore this journal](#)

### Cite this review

Bennett, J. (1993). Review of [Michel Verdon, *Contre la Culture: Fondement d'une anthropologie sociale opérationnelle*, Paris: Éditions des Archives Contemporaines]. *Culture*, 13(2), 123–124. <https://doi.org/10.7202/1083151ar>

Tous droits réservés © Canadian Anthropology Society / Société Canadienne d'Anthropologie (CASCA), formerly/anciennement Canadian Ethnology Society / Société Canadienne d'Ethnologie, 1993

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>

**Érudit**

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

<https://www.erudit.org/en/>

ces discussions fines et excitantes, ont su profiter d'une invitation à Palerme pour bien boire en bonne compagnie.

Michel Verdon, *Contre la Culture: Fondement d'une anthropologie sociale opérationnelle*, Paris: Éditions des Archives Contemporaines

Par Jo Anne Bennett  
Queen's University

Nous sommes actuellement nombreux à faire des recherches anthropologiques de terrain, et même à écrire et à enseigner, en faisant semblant d'ignorer le plus possible les grandes questions théoriques qui hantent notre discipline à l'aube du troisième millénaire. Peut-être que si nous nous cachons la tête suffisamment longtemps dans le sable, l'incroyable complexité de la polysémie, de l'herméneutique, de la réflexivité et de la métaphore disparaîtront-elles. Le post-modernisme sera peut-être aussi dépassé et périmé que tous les autres concepts en «isme» qui ont régné sur l'anthropologie ces cent cinquante dernières années.

Michel Verdon n'accepte pas ce comportement de l'autruche. Il préfère attaquer de front. Il commence son nouveau livre en formulant les questions fondamentales et il ne les perd pas de vue en cours de route: l'anthropologie est-elle maintenant impossible? N'a-t-il pas été prouvé hors de tout doute qu'une science sociale comparative est un oxymoron conceptuel? Verdon répond résolument non. Dans *Contre la Culture*, il tente de sortir l'anthropologie du borbier dans lequel elle s'est enlisée, borbier caractérisé par l'ambiguïté des concepts, la prolifération des théories, l'abandon de la méthode comparative et la désintégration ou la décomposition de toute notion de groupe social. L'entreprise est de taille.

L'auteur commence par critiquer la faiblesse des fondements philosophiques de la théorie anthropologique, affirmant que cette discipline a été mal servie par une cosmologie non ou mal reconnue. Il va plus loin en soutenant que les concepts philosophiques qui ont donné naissance à l'anthropologie rendent tout compte fait impossible la pratique de cette discipline. L'impasse dans laquelle nous nous trouvons est directement imputable à tout ce que nous avons négligé: l'antagonisme entre individu et

société par exemple, ou entre le principe de l'équilibre social et sa soi-disant désirabilité.

Nous avons pris pour acquis que le véritable objet de l'anthropologie est «la culture» ou «la société» (selon le côté de l'Atlantique où l'on se trouve). Tout juste armés de vagues notions philosophiques, nous nous sommes heurtés à nos concepts opératoires comme des amateurs maladroits, des descendants nostalgiques des explorateurs du 19<sup>e</sup> siècle en short et casque colonial. Cette vieille image romantique de l'ethnographe persiste encore dans l'imagination d'une partie du public et même des professionnels.

Verdon nous demande de considérer les «personnes morales» comme véritable objet de la démarche anthropologique. Il estime que contrairement à d'autres disciplines — par exemple l'éthique ou la psychologie — les personnes morales en anthropologie ne sont pas des individus mais des **groupes**. Il est par conséquent extrêmement important de définir ces derniers avec précision. En essayant d'inclure cette précision dans les définitions de base de l'anthropologie, Verdon réalise ce qu'il appelle «l'opérationnalisme». À cette fin, il nous invite à renoncer à nos idées préconçues sur les groupes humains et à envisager ces derniers (il s'agit là d'une simplification excessive de son argumentation) du point de vue des activités à l'origine du rapprochement, des critères d'appartenance et des biens (tangibles ou non) qu'ils possèdent en commun (exclusivement ou non).

Dans la première moitié du livre, Verdon explore les questions posées, dans le contexte de l'évolution historique de la théorie anthropologique depuis Morgan et Maine en passant par l'évolutionnisme, le fonctionnalisme, le transactionnisme, le marxisme, le structuralisme, etc. Il réussit un tour de force intéressant bien qu'idiosyncratique, et je recommande son livre à tous ceux (enseignants ou étudiants) qui sont actuellement enlisés dans un cours de théorie anthropologique.

Brandissant sa nouvelle arme — l'opérationnalisme — Verdon fait une nouvelle incursion dans le vénérable champ de bataille conceptuel que sont les Nuer. Ceux d'entre nous qui pensaient que ce sujet était pratiquement épuisé y trouveront malgré tout de l'intérêt, ce qui a été mon cas. Les groupes Nuer, ou plutôt les lignages segmentaires nuer, ne sont pas ce qu'ils ont semblé être à Evans-Pritchard ou à qui que ce soit d'autre par la suite. En fait, ils n'existent pas vraiment, sauf en tant que fiction de l'ethnographie folklorique des Nuer.

Les véritables prémisses de l'organisation sociale sont la filiation cognitive et la résidence. Verdon consacre un bon nombre de pages aux Nuer. Chemin faisant, il sort de son chapeau d'énormes lapins (vaches?) ethnographiques; il démontre par exemple que chez les Nuer, la polygynie explique en grande partie le pouvoir relativement important des femmes. Les ethnologues britanniques étaient à juste titre célèbres pour ce genre de tour de prestidigitation. Nous ne sommes pas surpris d'apprendre que Verdon a passé plusieurs années parmi eux.

Les Nuer ne constituent pas le seul exemple de soi-disant société segmentaire étudié par Verdon. L'auteur applique également son nouveau concept — l'opérationnalisme — aux Tallensi et aux Tiv. Mais revenons un instant aux Nuer: le fait que Verdon (ou Glickman, Howell, Sahlins ou Burton pour ne nommer que les plus importants) ait encore quelque chose à ajouter sur cette société — près de soixante ans après les recherches de terrain de Evans-Pritchard — nous en dit long sur une discipline dont le discours est soi-disant si complexe qu'il frise souvent l'impossible. Le fait est que nous sommes souvent en désaccord avec Evans-Pritchard; toutefois, dans ses ethnographies, il nous fournit généralement suffisamment de renseignements pour réfuter ses arguments. C'est, pensons-nous, la marque d'une bonne ethnographie et c'est justement ce souci du détail que Verdon cherche à encourager.

Cet ouvrage est-il plus qu'un exposé plus théorique et plus à jour sur la nécessité de produire des descriptions complètes? Je le pense. Dans *Contre la Culture*, Michel Verdon essaie de nous faire comprendre que le discours anthropologique a toujours été possible. Il ne convaincra pas tout le monde — certains problèmes épistémologiques sont à peine abordés — mais son argumentation demande réponse.

Jean-Paul VINAY, *Carnet de notes montagnais-naskapi 1947-1992*. Sidney (C-B.), Les Éditions LaPlante-Agnew, 1992. 219 pages.

Par Daniel Clément

Musée canadien des civilisations

*Qui publie s'expose à la critique [...].*

Jean-Paul Vinay nous offre ici une publication très postérieure aux années 1947-1948 pendant lesquelles l'auteur effectuait ses enquêtes linguistiques à Mashteuiatsh (Pointe-Bleue) et à Mistissini au Québec. Le *Carnet de notes montagnais-naskapi 1947-1992* se présente en fait en deux parties suivies d'une annexe. La première partie sert d'introduction au carnet. Elle a été rédigée en 1992 et comprend trois sections: les « Remarques liminaires » qui fournissent quelques données sur les noms des dialectes, les dates et lieux des enquêtes (2 semaines en 1947 à Mistissini et durant l'été 1948, sans autre précision, à Mashteuiatsh), les moyens d'enregistrement et les informateurs; une section intitulée « Le Carnet » qui porte, entre autres, sur les moyens d'enquête et le système de transcription phonétique; et les « Commentaires linguistiques » qui donnent quelques détails sur différents aspects de la langue étudiée.

La seconde partie est constituée du carnet proprement dit. Il s'agit du *Questionnaire linguistique* de Marcel Cohen rédigé en 1931 et dont Jean-Paul Vinay s'est servi en 1947 et 1948 pour consigner les éléments langagiers fournis par ses deux informateurs, Simon Joseph de Mashteuiatsh et Andrew Gunner de Mistissini. Le carnet lui-même comprend 573 entrées (mots et phrases) en français sous lesquelles l'auteur a noté les équivalents vernaculaires. Il y a aussi quelques pages supplémentaires où l'auteur a consigné d'autres termes vernaculaires. Le carnet est noté à la main et reproduit tel quel en photostat.

L'ouvrage de Jean-Paul Vinay comprend aussi quelques photographies et des dessins, une annexe qui reprend une conférence prononcée par l'auteur en 1948 au Club musical et littéraire de Montréal et déjà publiée par cette dernière institution sous le titre « La Vie au Mistassini » et un index des mots français qui renvoie au carnet.

De l'aveu même de l'auteur, le *Carnet* a été publié sans que « les travaux récents de spécialistes des langues amérindiennes » (p. 36) aient été compulsés. Par travaux récents, il faut entendre ceux des